

Pétage de Plon

Nicéphore Pétrolette

– Le forcené se nomme Michel Levarois, un libraire de trente-huit ans, célibataire et sans enfants : ses voisins le décrivent comme un homme fermé et taciturne qui passe son temps à lire. Nous n'en savons pas plus pour l'instant, nous vous tiendrons au courant dans un flash spécial dès que nous aurons de plus amples informations sur cette prise d'otages qui a débuté peu après quinze heures dans la librairie *L'Aleph*, 12 avenue Jean Jaurès dans le quartier de la Sablière. Trois clients seraient retenus contre leur gré par le forcené qui n'a pas encore fait part de ses revendications, articula le jeune homme avec un sérieux de pape passé par les *Jeunesses hitlériennes* face à la vieille caméra de « Télé Nantes / Quartiers Ouest ».

– C'est bon, coco, c'est dans la boîte pour l'édition de dix-huit heures. On se casse ?

– Tu rigoles, Jean-Louis, on est sur un gros coup, là, c'est le scoop de l'année mon vieux, ça sent la promotion à plein nez !

– Ouais, t'as raison, ça en vingt ans j'en ai vu des scoops dans cette ville pourrie, puis on m'en a promis des promotions, résultat j'ai cinquante-cinq piges et j'suis toujours caméraman dans ce trou à rats…

– Non, non, là c'est différent, filme et laisse-moi faire.

Pendant que le jeune et ambitieux journaliste, frais émoulu d'une prestigieuse école qui avait jadis accueilli en son sein des pointures telles que Sophie Davant ou Marcel Amont, faisait le numéro d'un service de renseignement pour obtenir celui de la librairie, quelques badauds s'arrêtaient près du commerce fermé devant lequel était garée la fourgonnette de Télé Nantes, en pleine rue piétonne.

Vendredi 6 mars, seize heures quarante, jour de marché depuis 1832 – suite à une réunion houleuse du conseil municipal où des jacobins en étaient venus aux mains avec des francs-maçons –, au centre-ville de Nantes, entre la supérette et l'église, face à la place du marché : hormis les nazebroques du coin ayant humé le fait divers poisseux, personne. On était vendredi, les vieilles à bigoudis, cheveux mauves et cabas à roulettes n'avaient pas demandé leur reste, rentrées chez elles fissa nourrir

leur chat et leur vieux tout en guettant la publicité pour *Thalassa* avant les *Chiffres et les Lettres*, abandonnant ça et là quelques poireaux et des morceaux de reblochon dans leur panique cacochyme. Prévenus depuis une demi-heure, les flics tardaient à se montrer : toujours sur le coup, Télé Nantes était dans la place, à l'orée d'un week-end que l'on pressentait sans intérêt, où le sujet d'ouverture du journal du samedi midi serait sûrement le ras-le-bol persistant des maraîchers du quartier de la Palourde, non loin de la place du Cyprès.

Un homme en avait décidé autrement. Un libraire. Un homme qui n'avait plus rien à perdre. Un fou furieux. Un sociopathe. Geste fort peu commercial, il avait braqué ses trois seuls clients de l'après-midi avec une carabine 22 long rifle avant de les enfermer dans sa librairie sans raison apparente. Depuis, silence radio. Jean-Louis zoomait sur le panneau « Fermé pour ~~inventaire~~ **prise d'otages** » se trouvant sur la porte quand sonna le téléphone de *L'Aleph*. Michel Levarois décrocha sans crier gare.

– Allô ?

– Ici Mathieu Milarais de « Télé Nantes / Quartiers Ouest », quelles sont vos revendications, Monsieur Levarois ? Combien y a-t-il d'otages ? Sont-ils en bonne santé ?

– J'en sais rien, moi, s'ils sont en bonne santé, ces toquards, j'suis libraire, pas toubib : la poufiasse à lunettes de soleil a bien le teint jaune mais vu les conneries qu'elle lit, y a de quoi lui brouiller le teint, le gosse a plein de chtares sur la gueule mais bon, à mon avis c'est plus lié à l'âge qu'aux mangas pour débiles profonds qu'il ingurgite toute la journée.

– Y'a que deux otages ?

– Non, y en a une troisième, mais je trouve pas de truc dégueulasse à dire sur elle, j'la connais pas : c'est « une cliente occasionnelle qu'il faut chercher à fidéliser » comme on dit dans notre jargon. Elle est pas spécialement moche, elle a pas l'air conne, aucun défaut physique majeur, aucune faille apparente, le genre de personnes que je déteste en fait. Pas le genre de fille dont on s'est moqué à l'école, ni à bredouiller au guichet de la S.N.C.F. ou à se sentir comme un gosse qui a pissé dans son froc quand elle a rendez-vous à l'A.N.P.E.

– J'vous entends mal, c'est quoi ce bruit ?

– Ça c'est la musique, du Beethoven, je sais c'est un peu cliché mais ça me rappelle « Orange mécanique », ça m'aide à me mettre dans l'ambiance.

– Quelles sont vos revendications ?

– J'veux qu' Astrid Veillon vienne ici avant demain soir s'immoler par le feu dans ma librairie avec les deux cent cinquante exemplaires de son livre à la con qu'on m'a envoyés, soi-disant à cause de l'erreur informatique d'un petit connard de stagiaire qui doit croire que François Villon est le frère d'Astrid.

– Vous êtes sérieux ?

– Bien sûr que oui. J'exige qu'Astrid Veillon se pointe ici au plus vite, sinon elle aura trois morts sur la conscience.

– Mais, mais, elle est sûrement très occupée, je sais pas si elle va pouvoir venir…

– C'est pas une invitation chez Ardisson, Ducon : c'est un ULTIMATUM, tu piges ? J'veux aussi une tribune dans le prochain numéro de Libé et que Pierre Jourde lance une pétition en ma faveur.

– D'accord, je vais voir ce que je peux faire, mais pour Astrid Veillon, vous tenez absolument à

– C'est pour l'exemple : j'ai rien contre cette pauvre fille dont le tour de poitrine doit largement dépasser le nombre de livres qu'elle a lu dans sa vie au carré, mais j'en ai marre des bouquins de merde écrit par des people de seconde zone avec la complicité d'éditeurs véreux dont la bêtise n'a d'égale que la cupidité. J'irai jusqu'au bout : rien ne saurait affaiblir ma détermination, tenez-vous le pour dit. Et vous ne manquerez pas de signaler à la flicaille que si elle essaie d'entrer, je fais tout sauter. Rappelez-moi uniquement quand cette conne d'Astrid Veillon sera là avec un bidon d'essence et un briquet.

– Attendez, est-ce que… Monsieur Levarois ? Monsieur Levarois ? Et merde !

Le psychopathe avait raccroché, au moment même où la police nantaise arrivait sur les lieux. Dès sa sortie du rutilant tacot de fonction, Mathieu Milarais se jeta sur le rondouillard commissaire à moustache Didier Pitou pour avoir la primeur d'une réaction.

À l'intérieur de la « librairie de la mort », comme allait titrer *Ouest France* sur deux colonnes en page 4 le lendemain, la tension était palpable. Le premier otage, Clémentine Soubrie, vingt-deux ans, étudiante en BTS pédicure/manucure/perruque, fausse blonde aux grosses lunettes de soleil à monture d'écailles s'étant fait refaire ne nez et les seins, faisait les cent pas en maugréant. Son impatience et la *Neuvième Symphonie* à fond les ballons agaçaient le second otage, Nachor Tipouk, quinze ans,

boutonneux basané d'origine indienne qui avait séché deux heures de math pour aller lire des mangas dans cette librairie où on ne lui demandait jamais rien. Prostrée sur le sol, la troisième otage, Lydia Moignaud, trente-trois ans, brune quelconque aux cheveux courts, assistante-secrétaire dans un cabinet de chirurgien dentiste, regrettait amèrement d'avoir pris ses R.T.T. un vendredi, et d'avoir mis les pieds ici pour la première fois de son existence dans le but d'acheter le nouveau Fred Vargas. Tous auraient voulu utiliser leur portable pour appeler des secours ou envoyer des SOS par SMS, mais Levarois, qui les braquait avec sa carabine derrière la caisse, leur avait retiré leurs effets personnels dès le début de la prise d'otages. Au centre de la pièce, un tas de livres à demi brûlés en jurant par Levarois dix minutes auparavant gisait en petit charnier de pages noircies.

– Eh, les ringards, c'est quoi vos blazes ? Oh, je vous parle ! C'est quoi vos noms ?

– Clémentine.

– Ton nom de famille ?

– Soubrie.

– Clémentine Soubrie ? C'est bien un nom à chier, ça. Ça fait fliquette de TF1. Mais c'est vrai que t'as une foutue gueule de mandarine. Bon. Et le boutonneux ?

– Tipouk.

– Hein ?

– Je m'appelle Tipouk.

– Et ton nom de famille ?

– Tipouk.

– Tu te fous de moi ? C'est quoi ton nom, alors ?

– Nachor.

– Nachor Tipouk, de mieux en mieux. Un putain de nom de Malgache.

– Je suis d'origine indienne.

– Qu'est-ce tu veux que ça me foute ? Et toi, tu t'appelles comment ?

– Lydia Moignaud.

– Moignon ?

– Non, Moignaud, a, u, d à la fin.

– M'en fous, je t'appellerai Moignon.

– On peut s'en aller, maintenant ? demanda Nachor.

– Ça m'étonnerait, Machin. On est là pour un moment, croyez-moi. Désolé pour vous mais c'est comme ça, y'a des intérêts supérieurs. Vous allez œuvrer pour la littérature.

– C'est une vraie bombe que vous avez ? s'enquit Clémentine, faisant référence à la bonbonne portative aux câbles torsadés maintenue avec du gros scotch qu'arborait Levarois sur le torse.

– Acide citrique et concentré d'azote. J'appuie sur ce bouton (il désigna un interrupteur gris situé sur le côté de l'engin) et tout saute, vous y compris. Mais n'ayez crainte : vous mourrez en héros. Martyrs du livre, ça en jète, non ?

Lydia fondit en larmes. Nachor attrapa un manga avec résignation.

– Vous pourriez pas baisser la musique, j'ai mal à la tête ? dit-il nonchalamment, comme s'il était à la surboum d'anniversaire d'une pisseuse en string où l'on écoutait du Bob Sinclar en boucle en se gavant de chips molles entre deux gorgées de bière tiède.

– Ramène-la encore et tu vas avoir mal à la tête pour de bon, le Malgache. Je vous préviens, on bougera pas d'ici. Et vous avez intérêt à vous tenir tranquilles.

– On est là pourquoi, au juste ? tenta Clémentine.

– Pour faire respecter les Droits de l'Homme. Et pour faire valoir mes droits. Trop c'est trop. Ça fait quinze ans que je vends des bouquins, quinze ans que je vends de la merde en barre à des cons. Ça peut plus durer. Je mets un coup de pied dans la fourmilière, d'autres vont me suivre, croyez-moi. La télé est déjà au courant. Les flics doivent pas être loin. Grâce à moi, tous ces livres de chiotte comme celui d'Astrid Veillon vont être retirés du marché. Parce que faut pas pousser, non plus, deux cent cinquante torche-culs de cette buse qui me tombent sur les bras, je peux pas rester sans réagir. Le distributeur dit que c'est une erreur informatique, mais j'la connais, la vérité, moi.

– Qui est ? demanda Nachor sans lever les yeux de son manga.

– On veut me dégoûter du métier, voilà tout. Pour que je mette la clé sous la porte. Les salauds. Ils veulent récupérer mon local. C'est un coup du fils du maire, l'ancien boucher, le Sylvain Tarliflaire, il veut me virer pour ouvrir un club échangiste.

– Un club échangiste ? répéta niaisement Clémentine.

– Ça t'intéresse, connasse ? beugla Levarois en dirigeant sa carabine vers elle.

Clémentine sanglota à son tour. Lydia se moucha bruyamment.

– On reste là jusqu'à quand ? demanda Nachor en reposant son *Naruto*.

– Jusqu'à ce que justice soit faite, tiens. Faut pas me prendre pour un narvalo, moi. Tant qu'Astrid Veillon viendra pas ici pour s'immoler, walou.

– Vous voulez pas de l'argent, plutôt ?

– M'emmerde pas, morveux ! Vous resterez là et puis c'est tout !

– Et on va dormir où ?

– Ici. Par terre. Vous en tout cas. Moi je dors pas, j'suis trop énervé.

– On mange quoi ?

– C'est bien les Malgaches, ça, vous pensez toujours qu'à bouffer. Vous en faites pas, j'ai deux caisses de corned-beef, vous mourrez pas de faim.

– Je suis végétarienne, objecta Lydia.

– Ta gueule, Moignon, conclut Levarois d'un ton péremptoire.

Lors de l'édition de dix-huit heures de Télé Nantes, le dialogue téléphonique dûment enregistré par Mathieu Milarais fit grand bruit. La police fit respecter un périmètre de sécurité de deux cents mètres autour de la librairie, au cas où le forcené aurait vraiment une charge explosive à sa disposition. Toute la rue piétonne était bloquée. On était parti pour un sacré bordel, dixit la déclaration en off de Didier Pitou, commissaire moustachu proche de la retraite amateur de palynologie et de littérature érotique gay du XVIIIe. La grille de la librairie était fermée, les vitres placardées par les couvertures du roman auto-fictionnel d'Astrid Veillon, *La vie avant tout*, Plon Edition, 19,90 € TTC. Face à cette situation inédite, les hommes dépêchés sur place étaient perplexes et les salles de rédaction locales en émoi. Sur les conseils de leur direction, Mathieu et Jean-Louis prirent leur quartier in situ, louant une chambre avec lit double à *La Bonne Franquette*, hôtel moisi adjacent tenu par un ancien footballeur tout aussi moisi du FC Nantes Atlantique, qui avait connu son heure de gloire en février 1992 lorsqu'il inscrivit du tibia le but de la victoire contre Châteauroux en seizième de finale de la Coupe de France.

Dans la librairie, à une heure avancée de la nuit, Levarois arrachait méthodiquement les pages d'un exemplaire calciné de *La vie avant tout* près des otages endormis, bien parallèles sous les étagères d'auteurs russes dont tout le monde se foutait.

Le lendemain, l'affaire prit une toute autre tournure : grâce à Internet, la France entière, sous le choc, était au courant. Des images filmées par un téléphone

portable peu avant l'abaissement de la grille de *L'Aleph* circulaient sur le web, où l'on voyait le fanatique ceinturé d'explosifs manger un sandwich jambon-beurre au milieu de sa librairie envahie de livres d'Astrid Veillon auxquels il avait mis le feu. Dans la foulée, des comités de soutien à Michel Levarois et à sa juste croisade se créèrent un peu partout en France, composés de libraires indépendants, de professeurs de Français au bout du rouleau et de bobos lisant les *Inrocks* en quête d'une nouvelle cause à défendre, lassés par les jérémiades des familles d'otages au Proche-Orient et peu intéressés par le sort des Tibétains ou le massacre des requins du Pacifique. En quelques heures, via les blogs, les chats et les forums, l'opinion publique se divisa entre les partisans et les opposants de Michel Levarois, défenseur de la littérature de qualité en butte à un système corrompu ou dangereux personnage qui par ses menaces insensées et ses prises de position autocratiques en matière de goût littéraire en venait à censurer la création française.

Prenant parti contre toute forme de censure, la rédaction de *Charlie Hebdo* dénonça la fatwa décrétée à l'encontre d'Astrid Veillon ; Luc Besson se porta volontaire pour la production d'un documentaire engagé défendant avec véhémence la liberté d'expression. Dans un édito sur le site de *Marianne*, Jean-François Kahn se fit fort de commencer ses élucubrations par la phrase à la noix de Voltaire[1], celle qu'il invoquait à chacune de ses interventions télé sans jamais la citer correctement, avant d'affirmer que dans cette histoire comme dans toutes les autres, Sarkozy y était un peu pour quelque chose. *Libération* resta neutre, préférant consacrer ses pages à de vrais sujets comme le pouvoir d'achat, les retraites, Olivier Besancenot ou Julien Doré. Contacté par la rédaction de Télé Nantes, Pierre Jourde crut à une mauvaise blague et leur conseilla avec tact d'aller se faire foutre.

Jamais l'agent d'Astrid Veillon ne reçut autant de coups de fil, organes de presse, radios et télés se battant pour avoir son interview en exclusivité ; elle se refusa à tout commentaire à chaud pour faire monter les enchères. Dans les bureaux de chez Plon, on se frottait les mains : à la mi-journée, la daube narcissico-flagada d'Astrid venait de voir ses ventes exploser. L'ajout publicitaire d'un bandeau « Le roman qui dérange » fut très sérieusement envisagé. Le buzz était si fameux que les sites à la gloire de la conspiration universelle évoquaient un complot machiavélique fomenté par la tâcheronne multi-domaines pour relancer une carrière qui battait sérieusement

[1] « Je ne suis pas d'accord avec ce que vous dites, mais je me battrais jusqu'au bout pour que vous puissiez le dire bla bla bla bla bla », ou un truc dans le genre.

de l'aile. Vers les onze heures, le camp des anti-Levarois frappa fort, sortant l'artillerie lourde en matière de battage médiatique : Michel-Édouard Leclerc *himself* annonça la mise en circulation imminente d'une pétition de soutien à Astrid Veillon dans tous ses Centres – ceux qu'on avait le mauvais goût ou l'ironie d'appeler Culturels. Il s'en expliqua en ces termes sur France Inter avec l'aisance verbale qu'on lui connaissait :

« Il faut respecter le lecteur en lui donnant ce qu'il a envie de lire au lieu de lui imposer une littérature pseudo-intellectuelle qui lui fait mal à la tête et qui l'obligerait à sortir son dictionnaire, s'il en avait un. Astrid Veillon a bien le droit d'écrire des romans si elle veut, et puis qui pourrait l'en empêcher ? Et surtout au nom de quoi ? Que signifie un tel acharnement contre une personne pacifiste, jeune, jolie, intelligente, et au demeurant tout à fait sympathique ? Qui sont ces gens qui se croient plus intelligents que tout le monde au point de prétendre décider à la place des gens ce qui est bon pour eux ? Vraiment, je suis scandalisé par toute cette affaire, et je pèse mes mots. »

Sur ces entrefaites, la midinée arriva avec son lot d'interrogations. Que se passait-il à l'intérieur de la libraire ? Une bombe allait-elle la réduire en poussière ? Où était Astrid Veillon ? Jean-Pierre Pernaut allait-il ouvrir son journal sur la météo en s'attristant du mauvais temps qui allait retarder les plantations printanières des jardiniers du dimanche ?

Après avoir ouvert son journal sur la météo en s'attristant du mauvais temps qui allait retarder les plantations printanières des jardiniers du dimanche, Jean-Pierre Pernaut, d'un air grave, fournit aux téléspectateurs l'information capitale de la mi-journée : le preneur d'otages venait de s'exprimer à nouveau. Le lieutenant Pitou affirmait avoir reçu un message du terroriste à onze heures huit précises. Venant d'apprendre le projet de « ce trou-du-cul de Michel-Édouard Leclerc », selon sa propre expression, il exigeait la venue immédiate d'Astrid Veillon, promettant de sanctionner chaque heure de retard par l'ablation sanglante d'un doigt d'otage. On approchait des treize heures huit : deux doigts venaient sûrement d'être déjà tranchés faute d'une transmission correcte de l'information. Amassées derrière les barricades installées par la police autour de *L'Aleph*, les familles des trois otages suppliaient Levarois de retrouver la raison et de les relâcher ; au même moment, des journalistes de TF1 tentaient par tous les moyens d'obtenir un entretien avec la mère ou la sœur

du libraire dément, toutes les deux calfeutrées dans leurs appartements respectifs de Rouen et de Cergy.

Astrid Veillon, elle, demeurait introuvable.

– J'aime bien Éric-Emmanuel Schimdt. Et Nicolas Fargues. Et Amanda Sthers aussi, j'avais vu une pièce d'elle l'année dernière, c'était vachement bien.

– Nul. De la merde. J'en attendais pas moins de toi, la Mandarine. Continue comme ça et tu pourras même plus sucer ton pouce. (Il était quinze heures trente. La main gauche de Clémentine était enturbannée d'un foulard sanglant acheté six mois auparavant à une Arabe aveugle voilée dans le train. Quatre doigts avaient déjà été tranchés.) Et toi, le Malgache ?

– Des mangas, surtout. *L'Écume des jours* aussi, de Boris Vian.

– Merci, je connais un peu. Encore plus pitoyable que la Mandarine. De la littérature de gosse de 4e.

– Je suis en 4e.

– Ben c'est pas une raison pour lire des conneries ! Et toi, Moignon ? Puis arrête de chialer à la fin, sinon tu vas vraiment bien porter ton nom !

– J'ai lu tout Stephen King, et Fred Vargas. Et j'ai bien aimé le premier roman de Marisha Pessl, y'avait une bonne critique dans le supplément Livres du *Monde*…

– La ferme ! Vous me filez mal à la tête avec vos goûts merdiques ! J'ai bien fait de vous prendre en otage, tiens ! Vous êtes tellement cons que je devrais tous vous buter !

Levarois fulminait au milieu de sa librairie, flanquant de grands coups de pied dans des piles de livres indigents constituant la majeure partie de ses revenus. Les choses ne se déroulaient pas aussi vite qu'il l'avait pensé. Il avait refusé par trois fois de parler à la police avant de débrancher le téléphone. À la radio, les auditeurs avaient déversé pendant près d'un quart d'heure une haine farouche à son encontre. Personne ne semblait comprendre qu'il ne faisait qu'alerter le monde sur les difficultés des librairies indépendantes. Il demeurait incompris, en avance sur son époque. Pas plus tard qu'il y a cinq minutes, ils avaient entendu sur RTL – la radio était allumée en permanence, y compris la nuit dernière – Bernard Montiel apporter officiellement son soutien à la pétition lancée par Michel-Édouard Leclerc, ce-dernier en profitant pour traiter Levarois de « dangereux personnage », de « fou furieux » et d'« imbécile ».

Se faire traiter d'imbécile par Bernard Montiel, avouez que ça laisse pantois. Autant être taxé de malhonnête par Patrick Balkany ou de bourreau d'enfants par Marc Dutroux. Il était tombé sacrément bas. Et il ne voyait pas où cette histoire de doigts coupés – il avait fait ça au sécateur, le plus proprement possible, en lui disant de mordre dans un mouchoir – allait le mener. Il rebrancha le téléphone, au cas où. Nachor et Lydia se partageaient un fond de boîte de corned-beef. À peine vingt-quatre heures qu'ils étaient là et tous avaient des gueules de déterrés. Elle avait salement braillé pour ses doigts. Ça pissait le sang. Et l'autre qui chialait. Y'a que le Malgache qui se tenait peinard. Levarois songeait à relâcher une des deux femmes en signe d'apaisement quand le téléphone sonna.

– Quoi encore ?

– Mathieu Milarais, de « Télé Nantes / Quartiers Ouest ». M. Levarois, quelle est la situation à l'intérieur de la librairie ? Les otages sont-ils en bonne santé ?

– Mais oui, lâchez-moi avec ça. Ça en est où avec Astrid Veillon ?

– Nulle part, on ne sait pas où elle est, elle est injoignable. La police est prête à donner l'assaut, dit Mathieu avec l'accord de René Cahute, le négociateur-psychologue attitré du département de la Loire, dépêché sur place dans la matinée. Soyez raisonnable, laissez partir un otage pour montrer votre bonne foi.

– Jamais de la vie. On commence seulement à s'amuser, dit Levarois en montant le son de sa chaîne stéréo, ce que ne manqua pas de remarquer le jeune journaliste qui avait l'ouïe fine.

– C'est quoi le bruit qu'on entend dans le fond ?

– C'est pas du bruit c'est l'*Hymne à la joie*. Paraît qu'on le passe aux cancéreux, on dit que ça soulage les mourants. Vous voyez que je prends soin de mes otages.

– Monsieur Levarois, est-ce que

– Vous écoutez quoi comme musique, vous ?

– Pardon ? Ben, en fait, j'ai pas trop le temps, je travaille beaucoup et

– Quand vous étiez jeune, vous écoutiez quoi ?

– Euh, j'aimais bien le rock, comme, euh, Téléphone. (Silence.) Monsieur Levarois ?

– À partir de maintenant, je ne communiquerais plus qu'avec Bernard Montiel. Je refuse de parler à un type qui écoutait Téléphone. Adieu.

– Monsieur Levarois ?! Et merde, il a raccroché, ce con !

– Bien joué, coco, ça c'est du scoop.

– Ta gueule, Jean-Louis !

Alors que la désolation régnait dans la fourgonnette de Télé Nantes, un petit homme sec à l'air martial se présenta très dignement à l'officier Didier Pitou. Ce n'était autre que Henri Moignaud, ex-capitaine de gendarmerie désormais à la retraite, et accessoirement père de Lydia. Une attaque immédiate lui paraissait nécessaire, ce Levarois devant être abattu avant qu'il ne fasse du mal à sa fille unique, « une assistante de chirurgien dentaire qui n'avait jamais fait de mal à personne ». Henri Moignaud avait le bras long, et comptait faire jouer ses relations dans cette affaire ; en outre, il connaissait très bien le gendre de Charles Pasqua. Lissant sa moustache avec circonspection, Didier Pitou en resta coi.

Cette histoire ressemblait de plus en plus à une fieffée fumisterie.

À vingt heures, grave et trop maquillée à la fois, coiffure Franck Provost et tailleur Dior pour faire sérieux, Astrid Veillon était sur le plateau du JT de France 2, face au sémillant Laurent Delahousse, qui ne la laissait pas insensible. À vingt heures vingt-deux, une fois évacués un ouragan au Guatemala, un accident d'autocar mortel dans le Doubs et la dernière contre-performance pathétique de Richard Gasquet – qui se traita de « sous-merde totale » en conférence de presse avant d'essayer de s'ouvrir les veines avec ses cordes de raquette –, Delahousse, impeccablement souriant malgré l'insoutenable gravité de l'actualité internationale, en arriva enfin à l'interview tant attendue qui avait coûté près de quinze mille euros à la chaîne.

– Astrid Veillon, quelle est votre réaction par rapport à cette mystérieuse prise d'otages dans une librairie de Nantes ?

– Et bien, tout d'abord (elle se recoiffa), je voudrais dire que je suis de tout cœur avec ces personnes retenues contre leur volonté et avec leur famille, je ne comprends pas du tout la violence et la haine de cet homme, ce Levarois que je n'ai jamais rencontré, que je n'ai jamais vu de ma vie, tout ça me paraît complètement fou, quoi (elle remit sa mèche), j'ai même cru à une plaisanterie mais la police m'a expliqué que…

Un quart d'heure plus tard, Delahousse rendit l'antenne exténué, accablé par l'écoute d'autant de conneries en si peu de temps. Pour résumer le piteux développement d'Astrid, il me suffira de préciser qu'elle cita six fois le nom de son éditeur, que Delahousse montra quatre fois la couverture de son livre, qu'elle se

recoiffa huit fois à l'image, lui douze hors champ, et qu'elle termina par un appel à la non-violence en citant l'exemple de Gandhi, qui n'avait jamais menacé de couper les doigts de qui que ce soit sous prétexte qu'il était peu en phase avec la prose délicate d'un auteur. Il va sans dire qu'elle ne nourrissait guère le projet de s'immoler, ni même de se rendre sur place dans un avenir proche. Quant à la menace des doigts coupés, elle prit un air ténébreux – elle fronça les sourcils – en affirmant qu'il fallait arrêter Levarois avant qu'il ne commette l'irréparable.

De son côté, la police était sur les dents. On guettait une riposte de Levarois. Il ne répondait plus au téléphone. On avait essayé de contacter Bernard Montiel pour qu'il s'adresse à lui en personne, conformément à la volonté du preneur d'otages, mais l'ex-animateur has-been ne donnait pas suite aux appels de la police nantaise, son portable sans batterie demeurant éteint alors qu'il diluait sa vacuité dans les lampées de punch en compagnie de salonnards parisiens de troisième zone fêtant l'anniversaire de Beigbeder.

À vingt-deux heures trente-neuf, en plein *Soir 3*, l'envoyée spéciale Sylvie Lanfrax, en direct du centre-ville de Nantes, commenta avec émotion les images filmées à l'instant par son caméraman Norbert Piloche : la France ébahie aperçut alors, derrière la vitrine de *L'Aleph*, un chapelet de doigts sanguinolents sur fond de couvertures d'Astrid Veillon. On en comptait douze. Des doigts. Quatre chacun. On aurait dit des mini Knackis. Le sang d'Henri Moignaud ne fit qu'un tour : il avait le bras long, sa fille la main raccourcie. Un message écrit au bic sur une feuille A4 à l'horizontale, accompagnait le sinistre collier de nouilles : « Demain matin à 6h pétantes, j'attends Laurent Delahousse sans arme et sans flic pour une interview-vérité »

Le téléphone du sympathique présentateur du week-end sonna alors qu'il était complètement nu, allongé dans son canapé en skaï en sirotant un gin martini devant un porno vintage iranien. C'était Jean-Francis, de la rédaction de France 2. Il lui expliqua le message de Levarois ; Delahousse affirma qu'il s'en branlait. Après réflexion, il songea au scoop, à l'exclusivité, au risque insensé qu'il allait prendre en dialoguant avec un type fou à lier prêt à se faire sauter en direct, un islamiste en civil si ça se trouvait – bref, la gloire.

Il accepta, coupa son portable et finit son gin martini en souriant.

– Ah, t'es assistante dans un cabinet dentiste ? C'est quoi exactement comme boulot ? Un peu comme infirmière ? Moi, je voulais être infirmière avant, tu vois pour

sauver des vies, aider les gens, quoi, et puis finalement, j'ai découvert ma vocation au concours de Miss Lot-et Garonne.

– Ah ? T'as gagné ?

– Non, j'suis arrivée dernière, mais comme madame de Fontenay n'avait pas prévu assez de budget c'est moi qu'ai fait la manucure des trente-deux filles…

– Oh, vos gueules ! Si je vous ai dit de vous lever, c'est pour attendre Delahousse, pas pour que vous vous racontiez vos vies à chier ! brailla Levarois, une main sur la carabine, l'autre sur la radio mémérant un débat semi-comateux à propos des journaux de guerre de Jünger.

Cernées et décoiffées, les deux femmes adossées au rayon « Littérature française » ne l'écoutèrent qu'à moitié, devisant comme si elles étaient dans un salon de thé bio près de Nachor Tipouk, la tête enfouie dans sa capuche, qui s'était rendormi. Les trois otages avaient les mains dissimulées sous d'épais amas de tissus, pour cacher les garrots approximatifs autour de leurs doigts tranchés. Des boîtes de corned-beef vides et des bouteilles d'eau gazeuse entamées jonchaient le sol de la librairie. Les traits de Levarois étaient tirés, on le sentait au bord de la rupture. Afin de détendre tout le monde, il avait pris l'initiative de leur injecter quelques doses de tranquillisants à la seringue ; il tenait à ce que ses otages fassent bonne impression à la télé.

– Moi j'adore Alexandre Jardin, reprit Clémentine, son dernier bouquin où il parle des femmes qu'il a connues ben je l'ai lu en une semaine, du coup j'ai raté l'examen pratique de pose de perruque, je voulais m'entraîner sur mon frère mais j'ai pas eu le temps.

– Ton frère te laisse lui poser des perruques ? s'étonna Lydia, qui ne chialait plus que par intermittences. Le mien il me tuerait si j'essayais.

– S'il pouvait il le ferait peut être, mais heureusement il peut pas : il est handicapé physique, tu vois, sur un fauteuil.

– C'est horrible !

– Non, franchement, il a la belle vie : ma mère lui fait tout le temps des gâteaux, il est jamais de corvée de poubelle, de vaisselle ou de courses. Je me sers de lui comme cobaye comme on dit : pour les perruques surtout et pour la manucure, parce que pour la pédicure je peux pas, vu qu'il a les pieds mal formés : il a trois doigts de pieds d'un côté et un seul de l'autre, et de toute façon il a pas vraiment

d'ongles. Alors, la pédicure sans les ongles, c'est pas la peine, c'est ce que m'a dit ma prof.

– Ta prof te laisse faire ça ?

– Ben oui, pourquoi ? Faut bien s'entraîner. Et puis, en plus il a l'air content mon frère quand je lui mets ses faux ongles multicolores et sa perruque Annie d'Avray. Et toi ?

– Moi ? Non, je mets pas de perruque Annie d'Avray.

– Non, je voulais dire : et toi, tu lis quoi ?

– J'aime bien la littérature africaine.

– Ah ouais ? Il est bien le livre d'Harry Roselmack ? Tu l'as lu ?

– Tu sais, je crois pas qu'il soit vraiment Africain, Harry Roselmack.

– Ah, ça c'est la meilleure : Roselmack, il est pas Africain ? Il est quoi alors ? Suédois ?

On frappa timidement à la porte :

– C'est Laurent Delahousse. Je suis avec un caméraman. Je ne suis pas armé.

– Entrez, et pas d'entourloupe, hein !

Levarois dirigea son arme vers la porte pendant que les deux hommes entraient sur la pointe des pieds. Rasé de près, brushing impeccable, détartré d'une semaine et en costard Armani, Delahousse était au top du hip-hop ; le caméraman, lui, ressemblait à un mix entre le dernier des Mohicans et un communiste lambda, fringué comme un clodo qui plus est. Il s'agissait en réalité de René Cahute, l'expert psychologue de la gendarmerie, infiltré incognito pour tenter de déstabiliser mentalement Levarois sans avoir l'air d'y toucher.

– Monsieur Levarois (Il lui serra la main.) Laurent Delahousse, enchanté. (Il fit la bise aux deux femmes qui, effet secondaire des tranquillisants ou charme ravageur du présentateur télé, se mirent à pouffer bêtement comme des adolescentes.) Bon, on commence ? fit Delahousse, maître de ses émotions, en sortant un stylo pour faire pro.

Il n'en menait pourtant pas large depuis la veille au soir, il avait mal dormi, ce matin sa maquilleuse habituelle n'était pas là, il avait dû se coltiner une Portugaise qu'il ne pouvait pas blairer, il avait la chiasse et peur de mourir, deux antidépresseurs n'avaient pas été de trop pour le calmer. Cahute, qui ne savait pas comment on tenait une caméra, essaya tant bien que mal de cadrer les deux hommes sur fond d'étagères et d'otages souriantes.

– Monsieur Levarois, je suis ici avec vous dans votre librairie nantaise de *L'Aleph* où vous retenez trois personnes en otage depuis près de trente-six heures. Pouvez-vous nous dire pourquoi ?

– Je proteste contre la gangrène qui ravage le monde de l'édition. Les mauvais livres pullulent et prennent à la gorge les petits libraires comme moi. Chaque année, l'immondice de milliers de pages nauséabondes de connerie nous recouvre, nous submerge et pour ainsi dire nous noie. Regardez vous-même ce qui est sorti cette année : cinquante livres écrits par les nègres de blaireaux du PS, cinquante sur Carla Bruni, et au moins deux cents romans sociétaux sans intérêt dans lesquels pas la moindre putain de phrase tient debout ! J'appelle tous les acteurs du monde du livre à se mobiliser pour réclamer la fin de ces coups d'édition affligeants qui, intellectuellement parlant, ne valent rien.

– Vous vous en prenez, avec violence on l'a vu, à Astrid Veillon. Pourquoi elle ? Et n'est-ce pas là un avis tout à fait partial et subjectif de votre part ?

– Subjectif mon cul, ouais ! C'est d'la merde ce bouquin, on dirait qu'elle l'a écrit en se torchant avec des pages vierges ! C'est pour le principe, elle ou une autre ce serait pareil !

– Dans ce cas, pourquoi exiger à tout prix sa venue ? Que diriez-vous d'accueillir dans votre librairie un auteur qui serait disposé à discuter avec vous, par exemple Mathilda May, qui a écrit un très bel ouvrage, *Le bonheur d'une maman*, où elle raconte sa grossesse et sa joie de…

– La ferme ! J'en n'ai rien à foutre de cette conne ! hurla Levarois, incapable de parler plus de trente secondes sans vomir un torrent d'insultes.

À deux cents mètres de là, derrière les barrières de police, Mathilda May attendait que Delahousse lui donne le signal pour le rejoindre, espérant bien être prise à son tour en otage pour faire la promo de son livre qui prenait lui un bide considérable, et de sa pièce de théâtre où elle partageait l'affiche avec Flavie Flament et la fille de Bernard Tapie, qui en un mois avait rassemblé autant de monde qu'une conférence de Steevy Boulay à l'université d'Oxford. Pour faire exploser les ventes, elle consentait à risquer de se faire elle-même exploser. Choix courageux. Faut dire qu'elle avait plus un kopeck.

– Monsieur Levarois, je crois vraiment que la venue de Mathilda May ici-même pourrait débloquer la situation

– Redis une fois son foutu nom et j'te jure que j'te fume ! menaça Levarois en pointant le canon de sa carabine sur le front de Delahousse, qui déglutit en mouillant ses couches, car, mû par un bizarre fantasme, il en portait souvent.

– Oui, vous avez raison, faire venir cette personne ne serait pas une bonne idée, dit alors calmement René Cahute, appliquant à la lettre le chapitre 1 de *La négociation pour les Nuls*, qui stipulait la nécessité d'abonder dans le sens du forcené pour gagner sa confiance.

– On t'a sonné, le caméraman ? rétorqua Levarois.

– Votre colère est légitime. Cependant, il me semblerait utile que vous conserviez votre sang-froid afin que tout ceci se passe pour le mieux, et que personne ne soit blessé bêtement. Baissez votre arme, s'il vous plaît. (Levarois s'y résolut en grimaçant.) Maintenant, il faut que vous apaisiez vos conflits intérieurs, Monsieur Levarois. Pour cela, la meilleure solution est encore de lâcher du lest : relâchez un otage, vous vous sentirez mieux après.

Levarois hésita, il était même sur le point d'accepter quand Nachor Tipouk qui venait tout juste de se réveiller, crut bon d'intervenir :

– C'est marrant, pour un caméraman vous parlez vachement comme un psy.

– Quoi ?

– Allez, avouez, vous êtes pas caméraman, vous êtes un négociateur envoyé discrétos par les flics…

– Non, non, pas du tout, affirma Cahute, brusquement blême. Ça fait quinze ans que je suis caméraman sur une chaîne régionale et

– Pourquoi votre caméra est éteinte alors ? surenchérit Tipouk. J'suis sûr que vous savez même pas comment l'allumer.

Au grand désespoir de Delahousse qui se rendait bien compte que tout cela sentait méchamment le sapin, Cahute farfouilla péniblement sur la droite et la gauche de l'appareil, retourna la caméra, regarda dessous, la fit finalement tomber tellement ses mains transpiraient. À la décharge du négociateur de la police nantaise, c'était la première fois de toute sa carrière qu'il était face à un individu dangereux à jeun possédant une arme sans doute chargée. En général, ses talents de psychologue se limitaient à parler à des chats pour les faire descendre du cerisier des voisins.

– Vous me prenez vraiment pour une truffe ! brailla Levarois.

Il frappa violemment de la crosse de sa carabine le blair de Cahute qui se mit à saigner, éjectant ensuite le faux caméraman de sa librairie à grands coups de pompe

dans le derche. Penaud, l'expert alla s'abriter derrière les fourgons de police où il croisa Mathilda May, on l'installa dans une ambulance où du coton fut appliqué sur son pif et il finit la journée au sein de la cellule d'assistance psychologique mise en place par Aristide Tarliflaire, le maire UMP de Nantes, en racontant en larmes le traumatisme qu'il avait subi à l'âge de six ans lorsque son frère Gérard avait introduit sa souris Blanchette dans un grille-pain neuf.

– Ok, Delahousse, t'as voulu me la faire à l'envers, à ce que j'vois.

– Non, c'est une terrible méprise, je vous prie de croire que

– Stop ! Un mot de plus et j'te cogne ! Mais tu m'as donné une idée. Tu veux que je libère un otage, je vais en libérer un. Eh, les ringards, fit-il en s'adressant aux deux femmes et à l'adolescent prisonniers, c'est à vous de jouer : vous avez une minute (il posa le doigt sur sa montre pour activer le chronomètre) pour défoncer la gueule de Delahousse. Celui qui l'amochera le plus sera libre. Go !

À peine Levarois avait-il donné le top-départ que ce fut une avalanche de taquets disparates qui s'abattit sur Laurent Delahousse, victime expiatoire d'une séquestration prolongée, de l'envie générale de se tirer et d'un ras-le-bol commun du corned-beef. Passablement shootée au tranquillisant, et secrètement amoureuse du beau présentateur dont elle aurait bien voulu un autographe, Lydia le frappa sans conviction à l'estomac et au bras de ses petits poings fluets. Plus déterminé, bien que non-violent de nature, Nachor lui infligea une sévère correction à base de coups de bouquins bien épais, *Guerre et paix* dans une main, *La Vie : Mode d'emploi* dans l'autre. Intelligemment, Delahousse se mit en boule tel un tapir en suppliant qu'on l'épargne, lui, son brushing et son costard Armani. Au bout d'un court moment cependant, l'adolescent gracile aux bras musclés comme des gaufrettes n'eut plus la force de le démolir. Contre toute attente, ce fut la plus jeune, Clémentine, qui tira le mieux son épingle du jeu : en dépit du fait que ses principaux passe-temps étaient la pose de perruque sur handicapé et le shopping, elle démontra une réelle aptitude dans la pratique du free-fight. Simple et efficace, sa technique eut des résultats inespérés : elle se leva et poinçonna le visage de Delahousse de ses talons hauts, avec une telle rapidité et un acharnement si féroce que Levarois dut la ceinturer pour qu'elle s'arrête une fois le délai écoulé.

Après une minute et des poussières, Delahousse gémissait lamentablement, tuméfié, les yeux presque crevés et la gueule en sang ; l'identité du vainqueur ne faisait elle pas l'ombre d'un doute. Levarois félicita chaudement Clémentine, les

larmes aux yeux, qui n'en revenait pas de sa performance ayant mobilisé en elle des ressources qu'elle ignorait détenir. Sportifs, Lydia et Nachor l'applaudirent malgré leurs doigts coupés. L'étudiante en BTS pédicure/manucure/perruque sortit peu après triomphalement de la librairie, au moment même où Delahousse tombait dans les pommes. Les interviews de la première rescapée se succédèrent durant les heures qui suivirent ; en off, elle expliqua aux journalistes de TF1 que si elle avait cogné avec une telle dureté le présentateur du JT de France 2, c'est qu'elle n'aimait pas « sa sale tête de fouine et ses petites dents de loup ».

– Ici comme ailleurs, on espère de tout cœur qu'après les nuages viendra enfin l'éclaircie. C'était Laurent Delahousse, journaliste retenu en otage au nom de la défense de la liberté d'expression, toujours en direct de la librairie *L'Aleph*. Merci de votre attention et à demain, si la situation le permet.

Caméraman improvisé, Nachor éteignit l'appareil en fin de séquence alors que Delahousse pestait après Lydia, sa nouvelle maquilleuse, qui n'avait pas dans son sac à main le fond de teint correspondant le mieux à son visage délicat.

Deux jours venaient de s'écouler : le bras de fer entre Levarois et la police avait tourné au statu quo, aucun accord n'ayant été trouvé. Craignant pour sa vie, Astrid Veillon avait demandé la protection de la D.G.S.E. ; elle était actuellement stockée dans un caisson hyperbare quelque part au fond d'une base de l'armée française dans la Meuse, en compagnie du gros Robert Redecker qui la soûlait toute la journée avec ses théories bénabaro-villiéristes[1]. À choisir, elle en vint à regretter de ne pas s'être immolée. Suite aux violentes échauffourées ayant éclaté la veille à Nantes et Paris entre les partisans et les opposants de Levarois, la nymphomane anorexique Carla Bruni-Sarkozy avait fait publier un édito dans *Le Monde* où elle prenait fermement position pour le consensus et l'équilibre social, contre la méchanceté gratuite et la bagarre en milieu urbain, tout en rappelant à l'ordre journalistes et libraires dont elle remettait en cause la déontologie et l'honnêteté intellectuelle. Sommée de prendre parti, Frédéric Mitterrand avait préféré faire un discours n'ayant absolument rien à voir lors de la remise de la Légion d'Honneur, du titre de Chevalier des Arts et des Lettres et de la Croix de Savoie à Céline Dion.

Après les actes de barbarie commis sur Laurent Delahousse, Levarois paraissait indéfendable. Ces sympathisants soulignaient toutefois qu'il avait arrêté de

---

[1] Bénabar pour le côté « c'était mieux avant », De Villiers pour celui « halte à l'islam rampant ».

couper les doigts des otages, et que sa cause était des plus justes : le *Canard Enchaîné* venait en effet de sortir l'histoire du fils du maire, Sylvain Tarliflaire, ancien boucher qui voulait récupérer le local de Levarois pour en faire un club échangiste. Il fallait défendre la littérature et soutenir cet homme désespéré : « Levarois, t'es dans ton droit, Tarliflaire, lâche l'affaire », pouvait-on lire la veille sur les pancartes brandies à la face des C.R.S. par les librairies indépendants en colère du quartier Saint-Germain. La situation s'enlisait. Mathieu Milarais et son caméraman Jean-Louis avaient été dépêchés dans le quartier de la Madeleine où une vieille avait blessé des vieux au fer à repasser dans une maison de retraite. Mathieu parlait d'un scoop. Jean-Louis ricanait entre deux prises en remplissait ses grilles du Loto. René Cahute était sous anxiolytiques. Clémentine Soubrie avait signé avec Flammarion pour livrer un témoignage émouvant de sa séquestration. Titre provisoire : *La mort au tournant de la page*. Restait à obtenir l'accord du nègre ayant rédigé l'autobiographie de Charles Villeneuve. Faute d'avancées significatives, Didier Pitou avait fait un tour chez un bouquiniste du coin pour enrichir sa collection érotique. Enfin, toutes les tentatives d'Henri Moignaud pour provoquer l'assaut de la librairie se révélaient infructueuses : à chaque fois qu'il appelait l'Élysée en affirmant tenir cette revendication de Charles Pasqua en personne, on lui rétorquait que Charles Pasqua était mort. Rien n'avançait : Levarois était de plus en plus instable, les otages de plus en plus dingos.

– Il est joli, ton papillon, s'émerveilla Nachor en voyant le tatouage raté de Lydia au-dessus du nombril, qu'elle était en train de lui dévoiler en soulevant son tee-shirt.

– C'est pas un papillon, c'est un dauphin. Allez, à toi, montre !

– Montre quoi ?

– Ton nombril.

– Ah. (L'adolescent s'exécuta.) Moi j'ai pas de papillon.

– C'est un dauphin, j'te dis ! Eh, c'est quoi, ce trait ? demanda l'assistante de chirurgien dentiste en passant son doigt sur la ligne pâle qui traversait l'abdomen de Tipouk.

– Ça c'est une cicatrice de naissance, d'avant la naissance même. Quand ma mère était enceinte, mon père a voulu la faire avorter clandestinement avec un tournevis. Il croyait que ça avait marché. Ben non en fait, je suis né trois mois après avec ça sur le bide.

– Wow, c'est la classe ! On croirait que t'as fait la guerre.

– Euh, merci. Au fait qu'est-ce t'as à l'œil ? On dirait Vincent Lindon.

– Oh, ça c'est rien, répondit Lydia en désignant d'un bout de doigt les frénétiques mouvements palpébraux de son œil gauche, c'est un tic que j'ai quand je suis stressée, fatiguée et que je mange pas beaucoup. Ça me l'a fait aussi quand j'ai passé mon bac.

– Tu l'as eu ?

– À la repêche. J'ai eu 6 en philo et 3 en anglais. Ou l'inverse. Et toi ?

– Ben, j'l'ai pas, j'ai que quatorze ans.

– Ah, c'est vrai. T'as l'air tellement plus mature, fit Lydia en lui caressant la joue.

Alors que la fatigue, l'abattement et les doses redoublées de tranquillisants administrées par Levarois allaient conduire tout droit à une love story vaguement pédophile en milieu clos, Delahousse achevait de ficeler la cassette de son précédent récit de guerre à la voiture télécommandée prêtée par Levarois. Il avait le droit de la conduire jusqu'à la zone libre, à deux cents mètres de là, derrière les barrières de la police. En journaliste expérimenté, Laurent Delahousse faisait vivre de l'intérieur son calvaire à la nation entière suspendue à ses lèvres fendues et enflées, la rédaction de France 2 espérant avoir assez de matière pour un numéro spécial de l'émission « Un jour, une heure, une fois, un jour », également présentée par Delahousse en temps normal. En cas de mort de ce dernier, un pré-contrat pour le remplacer avait déjà été signé entre Frédéric Lopez et le groupe France Télévision.

À l'extérieur de ce lieu de perdition, l'après-midi s'annonçait houleuse : sans que l'on sache si Levarois l'avait fait exprès, sa prise d'otage et les mouvements spontanés qui en avaient découlés coïncidaient avec l'ouverture du Salon du Livre de Nantes, l'événement commercial (et culturel) majeur de l'année pour tous les libraires du département. Qu'allait-il se passer ? La foule en délire allait-elle dévaster le centre-ville de Nantes et balancer des bouquins à la gueule des C.R.S., ce qui constituerait leur premier contact avec l'objet-livre ? Le Salon du Livre allait-il être réduit à néant ? Ou rien de tout cela n'allait-il se passer ? Nul ne savait quelle tournure prendrait la situation, même si Michel-Édouard Leclerc, si réjoui d'habitude par l'idée d'amasser du pognon, paraissait à ses proches bien maussade, voire taciturne : s'il en était ainsi, c'est que l'homme, toujours le museau au vent et l'œil aux aguets, supputait comme pas deux la Bérézina imminente.

À quatorze heures huit, la manifestation pro-Levarois prévue à Nantes débuta dans le calme ; une minute plus tard, Laurent Delahousse demanda à Lydia de lui refaire ses pansements et de serrer ses bandages ; à quatorze heures dix-sept, une dépêche AFP confirma la grève amorcée dans l'industrie du livre, majoritairement suivie par les syndicats, en signe de protestation face à la baisse inquiétante de la qualité littéraire des ouvrages publiés chaque année malgré leur nombre sans cesse croissant ; dans le quart d'heure qui suivit, les anti-Levarois, principalement des éditeurs défendant leur gagne-pain et les membres du fan-club nantais de Laurent Delahousse, débutèrent leur cortège place du maréchal Borgne ; trois heures et quatre minutes auparavant, une unité mobile supplémentaire de C.R.S. avait été demandée au sous-préfet par Aristide Tarliflaire, afin de contrecarrer le clash probable entre les deux factions ; à quinze heures pile, Levarois tabassa sans raison Delahousse ; au même instant, les deux masses surexcitées de zozos rageurs aux convictions diamétralement opposées se firent face rue de la Pintade, à quelques encablures du Centre Leclerc sans défense, agitant livres et pancartes devant les regards incrédules des Compagnies Républicaines de Stupidité qui n'en avaient jamais vu autant, de livres. À quinze heures deux, Nachor Tipouk se moucha ; à quinze heures quatre, l'assaut fut donné par les flics auxquels tous ces bouquins flanquaient des suées.

Ils commencèrent par bastonner les pro-Levarois, ce qui leur semblait le plus logique ; en représailles, des trombes d'Anna Gavalda déferlèrent sur leurs faces casquées. La confusion s'imposa bientôt : la masse se déplaça, pro et anti-Levarois se mélangeant sans le vouloir. Dans le doute, les C.R.S. frappèrent dans le tas. Cherchant un point de chute, les manifestants envahirent le Centre Culturel adjacent : les caissières crièrent au viol, à l'assassin, présent sur place pour booster le chiffre d'affaires Michel-Édouard Leclerc se carapata courageusement au premier, alerté par les autorités compétentes Aristide Tarliflaire en appela à l'armée et à la Croix Rouge, le conflit se déporta tout autour du magasin, les livres à la mord moi le nœud volaient dans les rues, un commissaire-divisionnaire se fit emplâtrer par les œuvres complètes de Nadine de Rothschild, deux îlotiers terminèrent à l'hosto après avoir subi de plein fouet une rafale des *Meilleures Blagues de Guy Montagné*, la furia eut raison des espaces promotionnels si bien agencés dans la boutique du père Leclerc transi de trouille à l'étage qui essayait désespérément de joindre Sarkozy ou

sa femme ou son fils sur son portable, on ne savait pas comment tout cela allait finir, mal sûrement, à l'écart les combattants reprenaient leur souffle et moi aussi.

Pendant que la fête battait son plein, une autre cavalcade bariolée égayait les stands tristes du Salon du Livre de Nantes, à côté du rond-point d'Auchan, sur la RN14 : des individus masqués, visiblement querelleurs, avaient envahi le gigantesque local aux cris péremptoires et enfiévrés de « Mitterrand, t'es qu'un gland », « Bruni, t'es finie », et « Veillon, t'es bidon ». En quelques minutes, la chienlit gagna toute la structure dont l'aménagement avait coûté un fric fou à la mairie : les auteurs venus sur place se cachèrent sous les tables, à l'instar de Florian Zeller, dont le courage n'était pourtant pas à prouver, qui prit peur pour sa coiffure du troisième millénaire, les livres voltigèrent en toutes directions, les photos dédicacées de Véronique Genest se perdirent dans la cohue, Raphaël Enthoven, excédé d'avoir été interrompu dans un monologue philosophique d'une rare inconsistance par deux gougnafiers portant de masques de Snoopy, se résolut à faire parler sur leurs corps chétif ses dix ans de kung-fu, des briquets apparurent comme à un concert d'Hélène Ségara, les livres brûlèrent par petit agrégats crépitants rappelant les plus belles heures de l'Église catholique apostolique et romaine, les cris et la panique gagnèrent la salle, la fumée monta jusqu'au plafond, des gens s'enfuirent en rampant, le système anti-incendie se déclencha, une fine bruine froide trempa participants, visiteurs, écrivains et bûchers improvisés, des combats à mains nues se poursuivirent sous les yeux effarés de Florian Zeller, mouillé jusqu'aux os, qui ressemblait à un fox-terrier ayant été immergé de force dans une baignoire à remous.

Rue de la Pintade la situation échappait à tout contrôle, les C.R.S. frappaient sur tout et n'importe quoi, civils, collègues et réverbères, les pancartes étaient utilisées comme gourdins anguleux pour corriger les malséants, depuis l'étage de son Centre Culturel Michel-Édouard Leclerc appela au calme avec un porte-voix, les balles en mousse fusaient, du gaz lacrymogène et des fumigènes se répandirent, les belligérants fermèrent brutalement leurs yeux brûlés, de toute façon on n'y voyait plus à un mètre, des renforts arrivèrent avec des lances à eau, la fumée fut dissipée par un grand coup de vent, du vent, non – il s'agissait de l'hélicoptère de TF1 qui filmait la scène à l'américaine, en bas rien ne distinguait plus les pro des anti-Levarois, les flics étaient encerclés, en infériorité numérique, on fait quoi chef, j'sais pas moi, tire, de vraies bastos plurent dans la mêlée, Michel-Édouard Leclerc s'écroula dégommé au niveau de l'épaule par une balle perdue, les livres, les douilles

et le sang couvraient la rue en plein chaos, le tout retransmis en direct sur TF1 et commenté par Claire Chazal qui s'y connaissait à mort en littérature et en guérilla urbaine.

Alors que Nantes était à feu et à sang, Levarois, sur un coup de tête et sur les conseils de Tipouk qui tentait de sauver sa peau et celle de Lydia, décida sans raison apparente de couper un bras à Delahousse. Il hurla comme un goret. Puis il s'évanouit.

À son réveil, un garrot à base de chambre à air noué autour de son biceps stoppait tant bien que mal l'hémorragie. Tout son bras n'était plus que brûlure. Il sentait encore le membre tranché. Un sang pâteux poissait le sol, à peine essuyé par les passages répétés de livres pour enfants grand format. Le soleil était en train de se coucher. Levarois était derrière sa caisse, la carabine tournée vers l'entrée ; depuis plusieurs heures déjà, il avait sombré dans une aphasie inquiétante. On voyait des lumières criardes provenant de l'extérieur, des gyrophares. Dans un coin, Nachor et Lydia se serraient l'un contre l'autre comme des louveteaux malades en grignotant de vieux morceaux de corned-beef. Cela faisait des jours que la petite bande n'avait plus mangé ni dormi correctement. Les douches avaient également été prohibées ; en clair, ça refoulait grave. Delahousse posa d'une main sa caméra sur une pile de Franz-Olivier Giesberg et mit l'appareil en marche pour la dernière fois :

– Ici Laurent Delahousse, journaliste retenu contre son gré en direct de la librairie *L'Aleph*, toujours avec vous pour vous faire vivre l'insoutenable. Il est de ces moments où la vie bascule, où l'on ne sait plus vraiment quoi faire, mais il ne faut jamais baisser les bras (même si on n'en a pas, pensa-t-il en souriant). L'existence est comme un gâteau au chocolat dont chacun a une petite part qui fond dans la main…

– Pas de bras, pas de chocolat ! hurla soudain Levarois en saisissant la hache qui lui avait déjà servi à couper le bras gauche de Delahousse avant de se jeter sur lui.

Frappé au visage et maintenu au sol, l'animateur le plus élégant du PAF, selon un récent sondage, sentit une douleur intense, semblable à la première, enflammer tout son côté droit. Il hurla comme un verrat. Puis il s'évanouit.

À son réveil, une série de liens à base de matériaux divers ligaturait ses quatre moignons. Il se sentait comme un tronc d'arbre, un poids mort. On l'avait posé dans un angle. Ses deux jambes avaient été coupées subrepticement. Il avait mal, mais pas autant qu'il aurait dû. Levarois avait profité de son sommeil pour lui injecter toutes les doses de produits à sa disposition. Le sol avait été remplacé par une grande nappe

écarlate, luisante. C'était son sang. Il faisait nuit. Face à la caméra qui tournait toujours, Delahousse était complètement stone. Il se mit à siffloter puis à chanter *Frère Jacques* en dodelinant la tête.

Fumant lentement une clope, Levarois paraissait fataliste.

– Ah ah, enfin, enfin ! Allez-y, bande de fainéants !

Henri Moignaud éructait rageusement sa joie guerrière au visage moustachu de Didier Pitou : tenu de la bouche du maire qui le tenait du sous-préfet qui le tenait lui-même d'un mec de l'Élysée, l'ordre était d'attaquer « cette putain de librairie », « cette bouquinerie de merde » ou « ce troquet à la con », selon les versions successives des intervenants. Pitou ne fit pas mystère de cette information ; on écarta les journalistes en vue de l'offensive, les membres du G.I.G.N. prirent position, leurs snipers étaient en place, la police locale se tint au second plan, en renfort – en fait pour ne pas gâcher les photos, tant ils avaient l'air de ploucs en comparaison des robocops surentraînés sous-doués du bulbe. Les sirènes redoublèrent. On s'arma de fusils à pompe, de grenades explosives et de couteaux à cran d'arrêt. Toutes les chaînes étaient en direct : ça allait pulser un max. Des cris de rugbymen se firent entendre jusque dans *L'Aleph*, les sections d'élite françaises étaient en train de charger. Dans ces cas-là, les pertes humaines passaient rarement sous la barre des quatre-vingt-dix pour-cent.

– Nachtok, serre-moi fort, murmura Lydia en frissonnant.

– Moi c'est Nachor.

– Serre-moi quand même.

Pour accompagner les tourtereaux, Delahousse entonna *La vie en rose* d'Edith Piaf en balançant la tête de gauche à droite ; s'il avait eu encore une main, il aurait sûrement attrapé son briquet pour le faire onduler au-dessus de sa tête. Le comble du romantisme semblait être atteint. Il fallait en finir. Lâchant clope et carabine, Levarois prit la décision de se faire sauter, les otages et sa librairie avec. Il posa un doigt sur le bouton gris en fermant les yeux. C'est lorsqu'il appuya dessus qu'il se rendit compte qu'il était complètement nul en raccordements électriques, ou qu'il y avait un faux contact. Rien ne se passa. Tout avait foiré. Des tirs de fumigène brisèrent les vitres de *L'Aleph*, Levarois resta droit comme un I, prêt à se faire dessouder, les balèzes encagoulés déboulèrent, écroulèrent les étagères, Nachor Tipouk protégea Lydia de son corps face aux avalanches de bouquins qui les écrasaient, elle entendit à travers la fumée les glapissements autoritaires de son père,

Delahousse s'enfuit en rampant sur ses moignons, Levarois fut plaqué au sol, Didier Pitou rentra dans la librairie l'arme au poing, revenu pour l'occasion Mathieu Milarais décrivit aux rares téléspectateurs de « Télé Nantes / Quartiers Ouest » les images filmées à l'instant par son fidèle collègue Jean-Louis.

Une heure après, les lieux de l'épique bataille ressemblaient ni plus ni moins aux abords d'un concert en plein air de La Compagnie Créole. Le lendemain, les journaux se gargarisèrent de la réussite de l'opération. Une semaine plus tard, seuls les riverains de la librairie et les personnes mêlées de près à l'affaire en conservèrent le souvenir. Une chose est sûre cependant : dans tous les commentaires qui fleurirent durant ce laps de temps, pas un ne concerna de près ou de loin la littérature.

*

Michel Levarois s'en est sorti sans blessure grave ; après un séjour prolongé en hôpital psychiatrique, il se serait associé en lousdé à Sylvain Tarliflaire dès sa sortie pour monter la première librairie échangiste de Bretagne. L'échec de sa quadruple greffe n'a pas abattu Laurent Delahousse : bien que Frédéric Lopez l'ait effectivement remplacé pour la présentation du journal télévisé et de son émission mensuelle, M6 a accepté son projet de jeu de télé-réalité avec des handicapés plus ou moins sévères. Il est devenu le premier animateur sans bras et sans jambes a officié en prime time à la télévision française. Le livre autobiographique de Clémentine Soubrie a fait un carton ; elle s'est mise depuis au free-fight sous le nom de scène de *Hell's Heels*[1]. Contre l'avis de son père, Lydia Moignaud envisagerait sérieusement de se marier avec Nachor Tipouk. Guillaume Canet a annoncé sur Canal+ qu'il voulait racheter les droits du livre en préparation d'Astrid Veillon sur les « évènements de *L'Aleph* », comme la presse avait pris l'habitude de les nommer. L'actrice-écrivain a affirmé dans une interview à *TV Grandes Chaînes* qu'elle se sentait « plus épanouie que jamais ». Robert Redecker vendrait de son côté des merguezs incognito à la buvette du Stade du Moustoir, à la mi-temps des matchs de Lorient. Didier Pitou a ouvert une librairie gay à Romorantin. René Cahute est devenu vétérinaire en Belgique, où il a remporté deux concours de rami. Richard Gasquet a arrêté le tennis pour se mettre à la couture. Carla Bruni-Sarkozy a été aperçue bourrée au dîner annuel du C.R.I.F. À l'équipe de *Sept à Huit* venue l'interroger sur le drame, Pierre

---

[1] « Les talons de l'enfer », dans la langue d'Harry Potter et de David Beckham.

Jourde conseilla avec diplomatie d'aller se faire mettre. Michel-Édouard Leclerc a conservé la balle qu'il s'ait prise dans l'épaule ; il l'a montée en trophée pour égayer sa cheminée, tous ses employés voyant désormais en lui un héros de la société de consommation. Mathilda May a joué récemment dans un téléfilm de France 3 ayant pris un four effarant ; elle songerait à officialiser sa relation platonique avec Bernard Montiel pour bénéficier d'une ou deux photos dans *Closer*. Mathieu Milarais est mort d'un cancer foudroyant. Jean-Louis travaille encore comme caméraman à « Télé Nantes / Quartiers Ouest » ; il n'a toujours pas gagné au Loto.

Pour jouer dans le film de Guillaume Canet, Sara Forestier, Lorant Deutsch, Marion Cotillard, Clovis Cornillac et Christophe Hondelatte, respectivement dans le rôle des otages, de Michel Levarois et de Laurent Delahousse, sont actuellement pressentis.

Quatrième de couverture de *La vie avant tout, le roman qui dérange*, l'œuvre auto-fictionnelle d'Astrid Veillon à l'origine des « évènements de *L'Aleph* » :

Le bonheur, ce sont tous ces petits moments de joie simple que l'on partage avec les autres, comme un goûter d'anniversaire, un heureux événement, un réveillon de Noël, le moment où l'on ouvre ses cadeaux, quand l'on voit la joie sincère dans le regard humide d'un enfant, un dîner à deux, une danse ou un moment partagé, les yeux dans les yeux.

Le bonheur, c'est tout ça, et c'est ce qui fait le sel de la vie. Même quand le ciel s'assombrit, il y a toujours un rayon de soleil pour percer la noirceur des nuages.

À travers ce roman initiatique poignant, résolument optimiste, l'artiste protéiforme Astrid Veillon charme et émeut une nouvelle fois ses lecteurs. L'actrice a su gagner le cœur des téléspectateurs dès sa première apparition en 1995 dans la série-culte *La Philo selon Philippe*, puis s'est fait applaudir au théâtre, notamment à travers un premier rôle remarqué dans l'adaptation théâtrale du *Corniaud* par Smaïn. Elle a conquis ensuite un plus large public, avec l'accueil enthousiaste réservé à son premier ouvrage autobiographique, *La foi en l'espérance*, l'un des grands succès de l'été 2005, écoulé à cent mille exemplaires et unanimement salué par la critique. Cinq ans plus tard, forte d'expériences nouvelles, elle nous livre aujourd'hui un second récit saisissant, véritable leçon de vie doublée d'une formidable bouffée d'oxygène.

À rebours des grincheux et des cyniques de notre époque, la belle n'a pas son pareil pour faire voler en éclats les idées reçues et nous ravir par une écriture fraîche, simple et directe, qui touche au plus profond de l'âme.

Un livre tendre et touchant, à se procurer au plus vite.

« Un roman bouleversant. » *Elle*

« Astrid Veillon nous offre un texte tout en délicatesse, rare et précieux comme un diamant. » *Marie-Claire*

« Beauté et simplicité sont les deux mamelles de cette œuvre qui vous touche au cœur et vous marque pour longtemps. » Anne-Elizabeth Pruneau, rédactrice en chef de *Voici*

Plon Édition 19,90 € TTC